Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 6 (1941)

Artikel: La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor: Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel: 1: Evolution personnelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-895682

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chapitre premier

Evolution personnelle

Refusant de sacrifier, d'une part, mes sentiments au témoignage de ma raison et, d'autre part, mes connaissances scientifiques positives et leurs conséquences les plus vraisemblables à mes convictions religieuses ou philosophiques, j'en étais arrivé à croire à l'existence de deux vérités, séparées par une cloison étanche. — Cela supprimait les antinomies logiques, mais laissait subsister des conflits. C'est pourquoi j'en suis venu à éliminer toute contradiction en attribuant une des deux séries de vérités à l'humanité ainsi qu'au monde sensible et l'autre exclusivement à moi-même.

Est-il bien nécessaire de narrer le début de mon évolution ? N'a-t-on pas deviné qu'arrivé au terme de mes études et décidé à prohiber toute équivoque, je me suis trouvé en face de cette alternative angoissante : choisir entre un positivisme sans entrailles et un spiritualisme qui menaçait mon amour de la science expérimentale ?

Ayant lu ce qui précède, l'on aura compris que je me sois refusé à sacrifier une partie de moi-même : ma raison ou mon sentiment, ma science ou mes convictions philosophiques et religieuses. Je m'y suis refusé d'abord de même qu'un homme qu'on emmène au supplice et qui se débat avec l'énergie du désespoir entre les mains de ses bourreaux. Je voyais, tout proche, le moment du sacrifice, lorsqu'une chance de salut m'est apparue. Je venais de reconnaître que ma raison s'occupait surtout du monde extérieur et que mon sentiment logeait au plus profond de mon moi, dans un monde intérieur, différent du précédent.

Constatant, alors, que ces deux mondes étaient à jamais séparés, comprenant que l'un ignorait l'autre au point de pouvoir douter légitimement de son existence, j'en vins à me demander pourquoi notre entendement, par habitude de l'unité, voulait mettre d'accord les sens et le moi, la science et la conscience, l'objectif et le subjectif.

A-t-on assez parlé de la cloison étanche en philosophie et affirmé qu'elle ne résolvait rien ? Pourtant, est-elle si absurde ? Au début d'une étude de l'introspection, ne nous enseigne-t-on pas à récuser le témoignage de nos sens, à refuser toute réalité à ce que nous voyons autour de nous, y compris notre propre corps, afin de mieux rentrer en nous-mêmes et de mieux distinguer le moi ?

Cela ne signifie rien ou bien cela veut dire que, pour concevoir mon moi, je dois renoncer à toutes les données des sciences positives. N'est-ce pas là, déjà, reconnaître le principe de la cloison étanche ?

Il m'apparut donc qu'il fallait séparer absolument les deux domaines, aussi bien que la double série de leurs conclusions. Depuis ce moment, dès que j'apercevais des contradictions entre l'une des séries et l'autre, je ne m'en inquiétais plus parce que la contradiction n'est pas réelle, quand ses deux termes n'ont aucune relation entre eux.

Théoriquement et logiquement, il m'était indifférent que l'homme fût libre dans un cas et déterminé dans l'autre, puisque ce concept « homme » avait une signification différente suivant le point de vue auquel je me plaçais. C'est pourquoi je prétendais pouvoir conclure à des contraires et à d'apparentes antinomies. C'était la cloison étanche !

J'ai raisonné de cette façon pendant longtemps. Car la philosophie que j'expose ici n'est pas un simple jeu de mots. C'est une conviction vécue, que celle dont je parle ! C'est la raison pour laquelle aussi elle a évolué comme tout organisme doit le faire.

Voici quelle fut sa modification subséquente :

A vivre ainsi, en partie double, s'il est permis de le dire, j'arrivais à juger chaque chose de deux manières différentes et parfois opposées. Cela n'avait pas grand inconvénient parce que la nature même de la chose jugée décidait généralement de la mesure qui devait lui être appliquée : celle du scientiste ou celle de ma conviction intime. Il était rare aussi que je fusse dans le doute au sujet de l'action provoquée par le jugement ; étant une extériorisation, elle devait être basée sur les données objectives. Mais il y avait des cas où les sentiments violents et les passions subjectives étaient déchaînés en moi et venaient troubler mon raisonnement objectif.

Par exemple : je voyais commettre une action injuste, je m'efforçais de réparer le dommage, en me disant que l'auteur n'était pas objectivement responsable mais, en même temps, au-dedans de moi, mon indignation s'accroissait parce que, dans mon for intérieur, j'admettais la responsabilité du coupable.

Ainsi j'éprouvais des tiraillements et des colères que je m'expliquais mal. D'une part, je sentais l'absurdité de châtier les coupables puisque, au point de vue du droit déterministe, il n'y en a pas ; d'autre part, je trouvais légitime d'accabler de mon mépris le méchant parce que je le décrétais responsable par rapport à moi... j'y trouvais même une certaine satisfaction.

Cela dura jusqu'au jour où je m'avisai de mon erreur.

J'avais tort de juger mes semblables de deux façons différentes ! En les jugeant subjectivement, j'avais commis le péché de la conclusion par analogie mal fondée. En les jugeant, à la fois, déterminés objectivement et responsables subjectivement, j'avais oublié que les hommes n'existaient pas du tout à ce deuxième point de vue.

Subjectivement, il ne pouvait y avoir qu'un seul homme, dans le sens que j'attachais à ce terme et cet homme, c'était moi. Ou bien — pour m'exprimer sous une autre forme, — je m'aperçus qu'il y avait autour de moi des humains, c'est-à-dire des êtres animés, déterminés par les lois d'airain de la nature, ne ressemblant en rien à un autre être, essentiellement différent, un être de liberté et de volonté, un surhomme — si on veut l'appeler ainsi — et cet être, c'était ma propre personnalité.

« Voilà, certes, pensera-t-on, un bien formidable orgueil ! »

Peu m'importe, pourrais-je répondre abruptement, en me plaçant à mon point de vue subjectif, mais je ne le dirai pas, car il me plaît de m'expliquer. J'ajouterai donc : je ne suis pas aussi orgueilleux que vous le croyez ! On s'en convaincra en examinant les choses de plus près.

Me voici, moi seul, libre et responsable devant ma conscience ; je me trouve en face d'un monde dont je décrète la réalité de par ma libre volonté, et ce monde est déterminé. Dans ces conditions, impossible de me dérober à la conclusion suivante :

Je suis responsable de mes réactions à l'égard de ce monde, mais ce monde n'est pas responsable envers moi. J'ai le devoir de condamner mes fautes ; je n'ai

pas le droit condamner celles des autres, j'ai tout au plus celui de les rendre inoffensives.

Si j'ai fait du mal, j'en éprouve du remords et, si je suis la victime de ce que vous appelez la méchanceté des hommes, je n'ai pas le droit de me plaindre ni le moyen de haïr. Comment l'aurais-je, puisque ces souffrances sont causées non par des hommes semblables à moi mais par des mannequins fort bien articulés.

Vraiment cela peut-il s'appeler un formidable orgueil, et cette façon de voir ne se rapproche-t-elle pas singulièrement du pardon réitéré, prêché par l'Evangile ?

Après avoir reconnu mon erreur, je crois donc être parvenu à une plus juste appréciation des choses. Je n'émettrai plus de jugements mi-partie objectifs, mi-partie subjectifs. Désormais, il y aura seulement l'humanité jugée avec les critères de la science et moi jugé par mon sentiment intime. Ainsi, j'ai soustrait les hommes à la critique passionnée de mes sentiments et j'ai arraché ma personne aux critères matériels de la science.

Dès l'instant où je me suis rendu compte de cette vérité, je n'ai plus senti le hiatus douloureux entre l'action et mon sentiment intérieur ; le problème m'apparut alors dans toute son étendue, en même temps que sa solution devenait véritablement générale.

Cette solution prenait les proportions d'un système embrassant l'univers tout entier, ainsi que toutes les activités de mon être. Il ne s'agissait plus des antinomies de la foi et de la science mais de toutes les antinomies, les difficultés, les angoissantes contradictions dont le chemin de la vie est semé. Elles se résolvaient d'elles-mêmes en si grand nombre, que je fus convaincu de la nécessité d'un essai plus étendu de ma méthode de raisonnement.

Cet essai se poursuit et il se pourrait qu'il se poursuivît longtemps encore. Son résultat, jusqu'à présent, a été de donner réponse à une foule de questions que j'avais crues insolubles. Ce sont quelques-unes d'entre elles, que j'ai analysées dans les chapitres qui suivent.

Chapitre II

Solution de quelques antinomies

§ 1. **Libre arbitre et déterminisme.** *Le déterminisme scientifique et ma liberté, leur coëxistence. L'univers est un mécanisme mais je garde ma liberté parce qu'en cela je diffère des autres. La liberté de choix est une erreur en biologie.*

§ 2. **L'âme matérielle et l'âme immatérielle.** *Mon âme ne peut pas être matérielle mais la personnalité humaine résulte évidemment du jeu d'organes formés par de la matière.*

§ 3. **Unité et diffusion du moi.** *L'unité de mon moi est incontestable. Le moi organique est diffus dans la matière vivante chez les animaux et chez les autres hommes.*

§ 4. **Idées innées et tabula rasa.** *J'ai des idées ou du moins des sentiments innés. La science moderne démontre cependant que les idées innées sont une illusion chez les hommes. Les idées innées n'existeraient donc que chez moi.*

§ 5. **Le devoir et l'instinct social.** *Mon devoir est absolu, c'est l'impératif catégorique de Kant, mais les sociétés humaines sont guidées par un instinct social.*

§ 6. **L'univers infini et l'univers limité.** *L'univers objectif est limité, mon univers est infini.*

§ 7. **Conclusion.**

---

§ 1. LIBRE ARBITRE ET DÉTERMINISME

a) *Déterminisme scientifique.* — Dans le monde sensible et objectif tout est déterminé par les lois immuables de la nature.